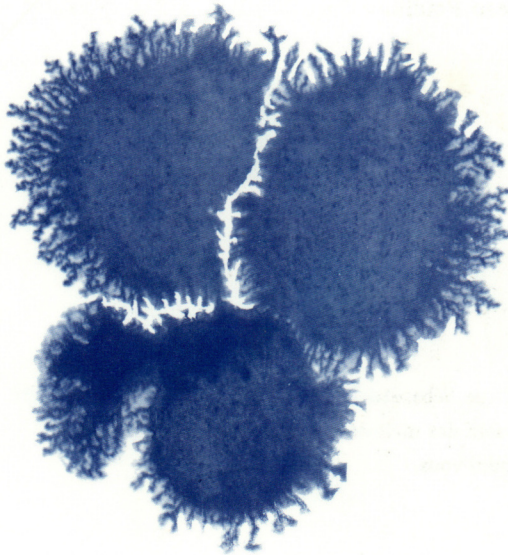


Liens



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 28 AUTOMNE 1983

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Schneider

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnof,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 544-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 656-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	250 F
Étranger.....	275 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Liens

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 28, automne 1983

© *Éditions Gallimard, 1983.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
François Gantheret	<i>L'impensable maternel et les fondements maternels du penser.</i>	7
Martine Bacherich-Saier	<i>Vivre sans air.</i>	29
Jacques André	<i>Le lien et le rien.</i>	47
Didier Anzieu	<i>Un soi disjoint, une voix liante : l'écriture narrative de Samuel Beckett.</i>	71
François Robert	<i>Un mot, un seul.</i>	87
Lydia Flem	<i>L'amour de l'amitié.</i>	93
Laurence Kahn	<i>Lier le songe ou le délier.</i>	111
Jean Cournut	<i>D'un reste qui fait lien.</i>	129
Anne Bouchart Godard	<i>« Moure-moi ».</i>	151
Jean-Claude Lavie	<i>« Pourquoi? »</i>	165
Patrick Lacoste	<i>Les possessifs.</i>	175
Michel de M'Uzan	<i>La personne de moi-même.</i>	193
Roger Dorey	<i>Le lien d'engendrement.</i>	209
Christian David	<i>Ruptures du lien transférentiel.</i>	229
Michel Schneider	<i>Legato, ma non troppo.</i>	245
Document	<i>Une lettre circulaire de Freud.</i>	271



VARIA

279

ARGUMENT

Il y a quelque temps, notre revue consacrait un de ses numéros (n° 24, automne 1981) à une réflexion sur l'emprise. En proposant aujourd'hui l'étude des liens, nous souhaitons sans doute aborder l'autre versant, apparemment plus « positif » de ce qui nous lie aux autres et aux objets : après la contrainte, l'attachement; après le pouvoir exercé ou subi, après la mainmise sur l'esprit et le corps, ce qui, parce que nous y tenons, nous fait tenir.

C'est un fait que les psychanalystes ont peu traité de tout ce champ de relations qui font pourtant le tissu de nos vies. Ils analysent plus volontiers le temps de l'énamoration que les variations de l'amour et l'amour-passion plutôt que le « lien conjugal »; ils s'intéressent plus aux effets d'une séparation qu'à la constance d'une amitié; ils donnent plus de relief à la dépendance à l'égard d'un objet ou d'une personne qu'à la fidélité à un lieu, une maison ou un paysage; ils dénoncent l'aliénation collective, cet excès de religio, au prix d'une certaine méconnaissance de la consistance et de la subtilité des liens sociaux qui nous insèrent, souvent de façon permanente, dans une famille, un groupe, une institution.

Il nous a semblé que le terme neutre de « lien » – dans le double sens qui est le sien : ce qui enchaîne ou ligote mais aussi ce qui rapproche ou unit – autoriserait un abord neuf, libre d'une préconception théorique trop prégnante, de tout un domaine relativement négligé par l'investigation psychanalytique.

Cette relative négligence n'entraîne-t-elle pas que, de plusieurs côtés, au sein de la pensée psychanalytique ou en dehors d'elle, apparaissent des notions qui, sous couvert de compléter la théorie freudienne, en déplacent peu à peu les déterminants fondamentaux? Par exemple : l'« amour primaire » de Balint, l'« attachement » de Bowlby, l'« agrippement » de Hermann, ou, dans d'autres registres, la théorie du double bind (double lien, double entrave) et la technique de l'« analyse transactionnelle ». Autant de conceptions qui se réfèrent à des disciplines diverses – de l'éthologie animale à la logique de la communication, en passant par l'observation du nourrisson et celle des interactions familiales – mais qui ont, nous semble-t-il, du moins ceci en commun :

réduire, voire évacuer, le champ du pulsionnel : pulsions sexuelles et pulsions de mort. Même l'importance donnée actuellement par les analystes au « cadre », si légitime qu'elle soit, ne s'inscrit-elle pas dans ce courant ?

*

On trouvera chez Freud de quoi penser le problème du lien. De quoi le penser, sinon de quoi y répondre. Contentons-nous ici de rappeler les deux grands axes de la problématique freudienne de la Bindung, terme qui désigne aussi bien le lien à l'objet que la liaison (processus et état) de l'énergie et la liaison des représentations.

1) Ce qui peut se placer sous la rubrique du choix d'objet et de la relation d'objet. On remarquera qu'au moins en première analyse la théorie de la pulsion, avec ce qu'elle implique à la fois de contingence de l'objet et de non-adéquation foncière de celui-ci à la revendication pulsionnelle qui cherche une « pleine » satisfaction, est peu cohérente avec l'existence d'une relation d'objet relativement stable et constante. Faut-il en inférer qu'une relation d'objet est plus conforme aux exigences du narcissisme – trouver un objet qui, comme le « moi », s'offre comme totalité – que de la pulsion, vouée, elle, à délier, non à lier ?

2) Ce qui peut se placer dans le cadre de l'opposition entre, d'un côté, liaison (Bindung) de l'énergie libre et liaison des représentations ou des pensées entre elles, de l'autre, déliaison (Entbindung) des représentations – ce qui est proprement l'analyse – et déchaînement de l'énergie psychique. Peut-on faire tenir cette opposition dans la lutte, canonique, mythique, que se livrent Éros et Thanatos ?

En effet, sur ces deux axes, on rencontre un paradoxe. D'une part, le sujet ne se lierait, ne s'« accrocherait » à un objet qu'au prix d'une certaine dénégation de ses désirs ou d'un renoncement à ceux-ci. D'autre part, la liaison des représentations est aussi ce qui fixe le fantasme et sa répétition; elle alimente en conséquence le travail de la pulsion de mort.

Enfin la question du lien transférentiel, où l'analyste est enclin à voir le paradigme de tout lien – de sa permanence, de sa dissolution progressive ou de sa rupture violente – mériterait d'être reprise dans la perspective que nous ne faisons ici qu'esquisser, de manière à laisser à chacun la liberté et le risque de s'exposer aux questions qui le mobilisent effectivement, à savoir qui... le lient à la psychanalyse.

N. R. P.

L'IMPENSABLE MATERNEL ET LES FONDEMENTS MATERNELS DU PENSER

« Substance : *ce qu'il y a de permanent dans les choses qui changent*. Principe de substance : *un des principes directeurs de la connaissance qui s'énonce ainsi : « rien ne se perd, rien ne se crée »*. (Sa valeur est discutée.) »

Petit Larousse illustré

« La référence au maternel ¹ » : c'est là une formulation qui, d'emblée et sans l'approfondir davantage, peut sembler appropriée à divers registres. Dans la théorie d'une part, et nous dirons volontiers que la référence au maternel est plus explicitement présente et centrale dans les élaborations de Ferenczi, ou de Winnicott, que dans celles de Freud ou de Lacan; dans la clinique de la cure, d'autre part, et elle nous apparaîtra plus évidente en certaines cures, et en certains moments de toute cure; enfin – mais ceci est appelé par les considérations précédentes –, comme mode de fonctionnement de l'appareil psychique.

À y regarder de plus près, cependant, cette « référence au maternel » apparaît comme un être théorique complexe, voire paradoxal. Il y a tout d'abord cet emploi d'un adjectif substantivé, le maternel. Il est clair que si cela a à voir avec la mère, ce n'est cependant pas d'une « référence à la mère » qu'il s'agit. L'adjectif qui qualifie marque une qualité ou une fonction du substantif auquel il se rapporte. Substantiver un adjectif, c'est passer des qualifications particulières ou fortuites à l'idée d'une *substance*; laquelle ne se confond pas avec cet objet qu'est la mère.

Une telle substance n'est en effet pas objectale : elle est une entité formelle et/ou fonctionnelle. Elle ne saurait se résumer en une *figure*, même si certaines figures sont plus propres à l'évoquer ou la convoquer.

De telles considérations ne sont pas superflues, si l'on pense en particulier à les comparer à leurs répondants sur le versant paternel. L'opération identique, qui

1. Tel était le thème proposé à la réflexion lors des *Entretiens* de printemps 1983 de l'Association psychanalytique de France. Cet article reprend et développe un exposé prononcé à cette occasion.

visé à dégager, des qualifications particulières, une entité de degré supérieur, n'aboutit pas en effet dans notre langage analytique à un tel adjectif substantivé, « le paternel », mais à un substantif, auquel on donnera volontiers, comme marque de son niveau catégoriel, une majuscule. Ainsi Rosolato titrera-t-il « Du Père » un travail qui porte à ce niveau. La Mère, avec majuscule, n'est point une formulation freudienne, mais jungienne.

Il ne me paraît pas fortuit que notre langage mette en une telle position d'asymétrie ces deux entités référentielles majeures : même si ce « Père » n'est précisément pas évocable comme objet ni comme figure, il n'en est pas moins convoqué dans la réflexion comme ponctualité, et même extrême ponctualité. Qu'on en fasse un signifiant premier, ou dernier, comme on voudra, et par quoi advient la différence, le place en cette position ponctuelle (puisque fondement de l'é-vocation) que représenterait au mieux un blanc très resserré, un trou ordonnateur du système des représentations. En regard et au contraire, le maternel comme substance porte dans son être sémantique l'idée du diffus, de l'indivis, du support omniprésent, du tissu conjonctif.

Les choses se spécifient encore, de l'emploi du terme *référence*. En linguistique, le référent est, à côté du locuteur et du destinataire, le troisième terme : ce dont on parle, l'objet tiers du message. On aurait du mal à l'utiliser ainsi, s'agissant du Père, non-objet, inévocable organisateur de toute évocation, facteur d'un travail du manque qui ne saurait l'affecter et donc en permettre la saisie, et qui sera au mieux prononcé dans cette formulation « syncopale » de Rosolato, « du Père », en ajoutant à l'indécision entre le génitif et l'ablatif la nuance, capitale à mon sens, d'une traduction du « ex » latin : depuis le Père.

Il serait tout aussi impossible, mais différemment, de l'utiliser, à propos du maternel, substance qualificative, inévocable non point parce qu'elle est radicalement hors champ, mais parce qu'elle pénètre, infiltre et soutient tout le discours.

On entendra donc *référence* en un sens à la fois plus large, et inversé, puisqu'il ne s'agit pas de ce dont on parle, mais à partir de quoi (le Père), ou à l'intérieur de quoi, sur le soutien de quoi (le maternel) peut se dérouler tout discours. Ce ne sont pas les objets du paysage, mais le point de perspective qui les ordonne et les fait exister, le Père; et le fond sur lequel ils apparaissent comme objets, et qui peut les réengloutir en lui, le maternel.

D'être inévocable, le maternel n'en manifeste pas moins son omniprésence, et ceci en divers niveaux et registres, étagés dans le procès du penser : dans le discours du patient, dans la tête de l'analyste, dans la forme enfin de la théorie et la fonction qu'elle occupe. Je vais maintenant tenter de parcourir ces différents niveaux.

*

J'ai déjà été amené à évoquer un patient, homme, chez lequel l'analyse, engagée depuis plusieurs années, « marquait le pas » : des configurations œdipiennes, actualisées dans le transfert, maintes fois interprétées, ne donnaient cependant accès à aucune élaboration véritable¹. Ce patient, aîné de sa fratrie et enfant unique pendant huit ans, avait été choyé, adulé, magnifié par une mère jeune et très vivante; une absence du père entre 4 et 7 ans avait renforcé encore ce lien privilégié à la mère. Sa relation à son père, évoquée dans des souvenirs presque tous postérieurs au retour de celui-ci, avait été distante, dure, conflictuelle. Le recours à la sollicitude maternelle lui avait toujours permis d'éviter tout affrontement véritable avec le père.

Une figure d'homme, cependant, apparaissait très positive, source d'identification, véhicule d'apprentissages du rapport à la matière : le grand-père paternel, menuisier, qui lui avait construit un petit établi à côté du sien et l'avait initié au travail du bois. De surcroît, le patient portait le même prénom que ce grand-père qui était aussi son parrain, par une sorte de tradition régionale qui établissait souvent cette forme de liens entre grand-père paternel et aîné des petits-fils.

Il y avait cependant quelque chose de curieux dans ce travail du bois, qui passionnait mon patient, et dont il aurait volontiers fait un métier; il ne parvenait jamais, dans ses tentatives de réalisation, à un succès satisfaisant. Toujours quelque maladresse, quelque négligence venaient gâcher le résultat final.

J'avais été frappé, dans ses évocations émues de ces moments passés avec son grand-père, par la qualité esthétique et même esthésique, tactile, de ses souvenirs. Le manche des outils poli et bruni par la main; la douceur soyeuse des copeaux qu'il aimait ramasser lorsque le grand-père utilisait la grande varlope; la pierre de seuil de l'atelier, usée et polie, sur laquelle il s'asseyait volontiers; le lisse, sous la paume, d'une planche bien rabotée...

Ayant remarqué le caractère artisanal de la bibliothèque que, depuis le divan, il avait sous les yeux, il en avait déduit non sans raison que c'est moi qui l'avais montée, et m'interpellait, dans ses évocations, en connaisseur : je devais savoir, connaître, moi aussi, ce dont il parlait, ce plaisir du bois... De même, mes allures ou mes vêtements un peu rustiques lui faisaient penser que j'avais des attaches paysannes; et il me décrivait son plaisir, son attachement au village natal, au paysage, aux courbes d'un champ qu'on parcourt le matin et à la lumière glissante sur les labours frais, et à leur odeur, en des termes allusifs, comme quelque chose qui ne peut se mettre en paroles, mais... je devais bien savoir de quoi il parlait!

Je le savais, en effet. Et je savais aussi comment ce plaisir au paysage, à la

1. Cf. F. Gantheret, « Le pouvoir des racines », in *N.R.P.* n° 8, automne 1973.

terre et aux collines tient au corps de la mère. Il me fallut cependant du temps pour m'en apercevoir, c'est-à-dire faire un pas de côté par rapport à la jouissance muette à laquelle il me convoquait, et lui dire : « En somme, vous me dites que nous sommes du même pays, que nous venons du même endroit; et qu'il est possible de se passer des mots, puisque je sais de quoi il est question. »

Cette désignation du paysage originaire eut pour effet de faire surgir un souvenir, lié directement au corps maternel cette fois. Pendant l'absence du père – mais déjà avant, il s'en souvenait –, il avait le droit de venir, le dimanche matin, dans le lit de ses parents, que le père quittait tôt. Il évoqua le contact discret, fortuit, avec la chemise de nuit de sa mère, en soie ou en rayonne, où il retrouvait toutes les sensations qui hantaient ses souvenirs avec le grand-père : le lisse, le soyeux, le tiède, le ferme et le doux à la fois. On voit que je fais un usage immodéré de l'adjectif substantivé, ici aussi et ce n'est certes pas un hasard, mais la nécessité de rendre compte de ce qui n'était pas objet, mais qualité des objets, substance esthétique.

Sous le rapport des hommes, du petit-fils au grand-père, dans cette apparente inscription socialement codée dans la lignée paternelle, jouait donc en sourdine une permanence du corps maternel.

Il se produisit alors une chose curieuse. Mon patient eut l'occasion d'interroger sa mère sur son enfance, ses grand-parents, et particulièrement ses grand-parents maternels. De ces derniers, qu'il n'avait pas connus, il savait seulement que la grand-mère était décédée quand sa mère était en bas âge, et son grand-père alors qu'elle avait vingt ans. Il eut la surprise d'apprendre que ce grand-père maternel, adoré de sa mère et dont il n'avait jamais entendu parler, portait le même prénom – disons Gérard – que lui-même et donc que le grand-père paternel; et surtout d'entendre sa mère déclarer : « Crois-tu donc que j'aurais accepté que tu t'appelles Gérard, comme ton parrain et grand-père paternel, si ce n'avait été aussi le prénom de mon père? »

Ainsi entendait-on, du côté de la mère, énoncé ce mouvement même que je pouvais constater dans le processus de pensée de Gérard, mouvement par lequel se glissait insidieusement, infiltrant toute identification au père chez Gérard, une référence subreptice et tenace. Sous la forme d'un symptôme, la « maladresse » ou la « négligence » venant toujours gâcher ses tentatives de travail du bois, venait réémerger la destruction insidieuse que la ruse maternelle opérait dans l'identification.

Lorsque j'avais été amené à évoquer ce cas, mon propos était alors de mettre l'accent sur la fonction d'arrêt, voire de verrou que peuvent jouer le prénom ou le nom, quoique de façon différente, pour immobiliser le procès identificatoire. Je voudrais ici insister, plus largement, sur le mode même de constitution de cette identité de Gérard, et en dégager ce que l'on peut ainsi repérer comme « le maternel ».

C'est sans doute, pour moi, le mode de penser et de formulation de Winnicott qui me le permet le mieux. Que la mère soit au rendez-vous de l'hallucination de l'enfant, c'est là, on le sait, nécessité primordiale. Qu'elle ne puisse y être absolument, qu'elle se présente en un certain *écart* est inéluctable et nécessaire. Toute la pensée de Winnicott repose sur le parcours, la gestion, le destin de cet écart. À condition qu'il ne soit pas trop radical, obligeant à un clivage sans communication entre l'hallucination de l'enfant et les exigences de l'environnement, cet écart sera parcouru par l'activité psychique : comblé, et nié par elle. L'activité de pensée témoigne par son existence même de l'écart, et l'annule, dans son mouvement, non sans en garder traces.

Qu'est-ce donc que cet écart ? Là, Winnicott se contente d'indiquer le fait que l'adaptation au besoin ne peut jamais être complète, « même au début lorsque la mère est orientée biologiquement vers sa fonction très spécialisée », écrit-il¹. Il me semble qu'il y a lieu, ici, de poursuivre plus avant ce qu'ouvre Winnicott. Dire que la mère ne peut être totalement dans cette « maladie » qu'est la *préoccupation maternelle primaire*, cette absence de limite ou de clôture, entre elle et son enfant, qui lui ferait éprouver le besoin de l'enfant en prolongement de lui, en continuité indivise avec lui, c'est dire qu'elle l'investit peu ou prou comme *objet*, distinct d'elle-même, et voué comme tout objet à satisfaire l'exigence pulsionnelle et à la décevoir à la fois. Ce qui fait défaut et écart à une « orientation biologique » parfaite, c'est bien l'espace fantasmatique de la mère elle-même. Si, en d'autres termes, elle n'est pas exactement au rendez-vous de l'hallucination de l'enfant, c'est qu'elle a aussi rendez-vous ailleurs ; et c'est dans l'exacte mesure où l'enfant-objet n'est pas au rendez-vous de l'hallucination maternelle. La capacité maternelle à parcourir cet écart entre sa revendication pulsionnelle, et cet objet-autre qu'est l'enfant, à passer de l'identique, le même, au « valant-pour », ce trajet, qui est *penser l'enfant*, est celui-là même que l'enfant peut et doit parcourir pour conserver une continuité entre son hallucination d'un « quelque chose » qui satisfait le besoin, et la mère elle-même.

Penser l'enfant pour la mère, penser la mère pour l'enfant, c'est là un même trajet, qui va du même à l'autre, et témoigne de la différence dans le mouvement même où il cherche à l'annuler. Merleau-Ponty, commentant Michelet : « la parole, c'est la mère parlante », marque cela avec cette intuition qui en a fait un grand partenaire de la pensée analytique : « si la parole met l'enfant dans une relation plus profonde avec celle qui nomme toutes choses et dit l'être, elle transporte aussi cette relation dans un ordre plus général : la mère ouvre à l'enfant des circuits qui s'écartent d'abord de *l'immédiat maternel* et par lesquels il ne le retrouvera pas toujours² ». Si ce que j'ai dit jusque-là n'est que paraphrase de Winnicott, ce que

1. D. W. Winnicott, « Psychose et soins maternels », in *De la Pédiatrie à la Psychanalyse*, Payot.

2. M. Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 36. (C'est moi qui souligne.) Cité par J.-B. Pontalis in « Présence, entre les signes, absence », *l'Arc*, 1972.

je voudrais avancer maintenant est plus hypothétique et personnel, bien qu'à mon sens nécessaire à une compréhension du mouvement dialectique winnicottien, et donc inscrit en lui. Le même, l'identique, qui régit le procès hallucinatoire, *ne disparaît pas simplement*, dans ce mouvement de sémantisation qui établit des objets valant-pour. *Il s'y retrouve autrement*. L'identification primaire avec la mère ne cède sur l'identique que pour se retrouver en position autre : identification primaire au *mouvement de penser* de la mère. Précisons : que la toute-puissance hallucinatoire qui régit la « folie primaire » se maintienne comme aire créative, ceci est explicitement affirmé par Winnicott; c'est le rapport entre la folie primaire et les objets de pensée que je voudrais préciser. Dans la mesure où un « clivage fondamental » ne relègue pas la folie primaire en un secret inaccessible, comment et par quel processus se tient-elle en sa paradoxale liaison avec les objets de pensée partageables avec l'environnement ?

Pour le dire autrement, mais toujours avec des images winnicottiennes : ce que le bébé voit quand il regarde le visage de la mère, c'est lui-même sans doute, mais non point statiquement : c'est lui-même, tel que la mère le crée, par un jeu entre l'objet hallucinatoire du désir maternel, et l'enfant reconnu dans sa réalité séparée. C'est ce jeu de la mère que l'enfant *introjecte* (au sens ferenczien, tel que l'a souligné M. Torok¹, non point tant introjection de l'objet que, avec l'objet-mère, le mouvement de désir que cet objet porte au sujet lui-même). « Ce que Narcisse cherche dans un étang, écrit Joyce McDougall, c'est un objet perdu qui n'est pas lui-même, mais un regard²... » Un regard qui est lui, même.

Ceci, je l'ai particulièrement éprouvé dans des analyses conduisant à des régressions profondes, touchant à la constitution même de l'identité. En voici un aperçu : une jeune femme d'une trentaine d'années entreprend une analyse, à l'exemple de son compagnon de vie, dans l'espoir de pouvoir sortir d'un sentiment permanent d'inauthenticité, de vide, de sollicitation insupportable de la part de son entourage. Elle parlera, pendant plus d'un an, de son enfance, un peu, de ses rêves surtout auxquels elle donne une valeur particulière : nés en elle spontanément, ils échapperaient à l'inauthenticité, ils seraient vraiment elle, à découvrir en me les disant; mais elle ne parvient qu'à les dire, elle ne peut établir de communication avec eux; progressivement sa parole se tarit, elle devient totalement silencieuse. Impossible de rien dire. La situation qui s'établit est la suivante : si je la sollicite par trop, elle est effrayée et culpabilisée; et si je suspends trop cette sollicitation, si je me tais pendant toute une séance, elle a le sentiment d'être abandonnée, ce qu'elle vit dans une telle détresse qu'il lui arrive dans ces cas de quitter brusquement la séance. La même détresse la saisit à chacun de mes départs en vacances. Quant

1. M. Torok, « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », in *L'écorce et le noyau*, Aubier-Flammarion, pp. 229-251.

2. Joyce McDougall, « Narcisse en quête d'une source », in *N.R.P.*, n° 13, printemps 1976.

à la sorte de juste milieu dans lequel j'essaie de me tenir, la juste distance où je témoigne de ma présence attentive sans exiger ce qu'elle ne peut donner, cela établit une possibilité de permanence, mais que je sens infructueuse, immobile.

Elle parvient, parfois, à me donner un papier sur lequel elle a jeté quelques mots. En voici un extrait : « Je me sens terriblement vide, un vide auquel je suis confrontée à tous les moments de ma vie, et je l'ai ressenti d'emblée : il fallait absolument que je rêve pour avoir au moins ça à dire, sinon j'étais très angoissée. C'est pour ça que j'accepte si mal mon silence, c'est ce vide affreux qui m'angoisse. Je me sens un peu mieux et un peu plus calme quand vous parlez parce que vous vous occupez de moi, mais surtout parce que cela me crée des pensées, je ne me sens plus aussi vide. » Ce qu'elle me demande là, c'est de lui servir d'« appareil à penser », ainsi que Donnet et Green¹ le nomment, pour le distinguer – de par sa persistance dans la névrose, son délabrement dans la psychose – des *pensées*, quant à elles tout à fait vulnérables aux conflits.

Or ceci, elle a pu l'écrire après que j'eus moi-même dû faire un travail difficile, qui allait dans le même sens. J'étais en effet très souvent désespéré de ce silence sans aucune ouverture. Je me posais des questions anxieuses sur la légitimité de poursuivre une telle entreprise, et en même temps je ne me sentais pas libre de l'interrompre. Je m'adressais à elle pour la solliciter à parler, tout en sentant bien que je la confrontais à une exigence impossible à satisfaire; et ne plus la solliciter, c'était, en effet, la lâcher. Je me suis aperçu que j'éprouvais, face à son silence, non seulement un certain désespoir, mais même une certaine haine. J'étais en face d'une enfant malheureuse, perdue, isolée, et qui blessait profondément mon narcissisme en me montrant sans cesse que je ne pouvais rien pour elle : j'imaginai volontiers – car je les éprouvais – quels peuvent être le désespoir, et finalement la rage et le rejet d'une mère face à son enfant qui persiste obstinément à lui montrer qu'elle ne peut rien pour lui. J'eus à m'interroger sur l'image idéale qui, je m'en apercevais, était à l'horizon de ma préoccupation : que cette grande et belle fille s'épanouît, eût une vie pleine et heureuse, au lieu de cet insupportable gâchis. Même si une telle représentation-but pouvait sembler légitime, en quoi m'importait-elle, à moi, au point que le gâchis me *navre*, à entendre en son sens ancien : me blesse à mort? Je commençai à penser la blessure en moi, et à lui donner des représentations.

Je ne saurais guère dire en quoi ce travail de penser l'écart entre ce qui m'importait et se trouvait en défaut, et elle telle qu'elle était, a modifié le contenu même ou le style de mes interventions, visant à mettre des mots sur cette situation; ce que je peux repérer, c'est que cela m'a permis de relâcher, en moi-même, l'exigence que mes interventions modifient obligatoirement la situation; et c'est aussi à la suite de cela qu'elle a pu commencer à me donner quelques mots écrits,

1. J.-L. Donnet et A. Green, *L'Enfant de ça*, Minuit, p. 230.

et notamment ceux que j'ai rapportés. L'abandon ou, du moins, le relâchement de ma crispation sur l'image de l'objet idéal qu'elle aurait dû être, a ouvert pour moi la possibilité d'un trajet de pensée, de la penser en moi dans les termes de mon exigence pulsionnelle et de sa déception : non point dans un abandon de cette image idéale : l'aurais-je voulu que je ne l'aurais certainement pas pu ! Mais un « faire-mouvement » interne, la mise en circulation de mes associations et, sans doute, le relâchement d'une certaine fixité de l'exigence à son égard.

Dans certaines de ses formulations sur le narcissisme, Lou Andréas-Salomé touche, je crois, à quelque chose du même ordre, lorsqu'elle énonce cette intuition d'un narcissisme qui serait à la fois le plus égoïste – n'imposant rien à l'objet, et notamment pas ce don d'amour en retour, dont tout amour d'objet porte l'exigence – et le plus « désintéressé » dans ce renoncement à l'objet¹. Cette sorte, donc, de position latérale de l'objet par rapport au trajet narcissique, qui le convie à un mouvement, qui lui offre un support du penser de soi-même, au lieu d'exiger de lui un commerce objectal intolérable.

Mais j'en appellerais tout autant à une certaine expérience psychiatrique, d'avoir constaté que les gens qui « se débrouillent » le mieux (c'est-à-dire parviennent à garder un contact, à rester en position d'accompagnement) avec les psychotiques – et ceci est vrai tout autant avec les anorexiques – sont, paradoxalement, des soignants à propos desquels on parlerait volontiers de schizoïdie. Et, tout aussi bien en toute cure, nous aurions à nous demander comment nous, analystes, parviendrions à gérer ce qu'il en est de notre amour dans le contre-transfert – cet aimer qui renonce à l'autre, pour plus de vérité – si ce n'était par le jeu de cette interne possibilité narcissique qui nous place nous-mêmes, objet dans le transfert, en cette position latérale par rapport à notre satisfaction narcissique.

*

Je voudrais maintenant, et en reprenant mon premier exemple clinique, celui de Gérard, préciser ce que j'appellais identification primaire au mouvement de penser de la mère : comment le maternel habite le penser. Sans doute serions-nous d'accord pour poser en prémisse l'affirmation freudienne selon laquelle « La pensée n'est pas autre chose que le substitut du désir hallucinatoire » (*Das Denken ist doch nicht anderes als der Ersatz des halluzinatorischen Wunsches* ?). Ce qui implique le caractère menteur (*Ersatz*), donc sémiotique de la pensée. Rappelons les formulations de Bion à ce sujet, notamment dans *Attention et Interprétation* : « ...seul le menteur a besoin d'une pensée. La vérité n'a pas besoin d'un penseur qui l'énonce, elle

1. Que ce soit dans certains passages de son *Journal d'une année (Correspondance avec S. Freud, Gallimard)*, à propos du narcissisme (pp. 342-343 notamment), ou dans « Le narcissisme comme double direction », in *L'Amour du narcissisme*, Gallimard, pp. 133-175.

2. *Die Traumdeutung, G.W.*, II-III, p. 572; en français, p. 482.

existe dans l'adéquation aux choses ». Nous aurions seulement, sans doute, quelques réserves à faire quant à l'étendue de l'acception que nous donnons à « sémiotique ». Ce que nous pouvons tenir pour des caractères assurés quant aux matériaux de la pensée, ce sont : l'absence et sa négation, et la différence. Ils ressortent très directement de la formulation freudienne : *Ersatz* affirme l'absence de la chose même, dans son mouvement de négation de cette absence; et le jeu de la différence est l'opération même de la *Realitätsprüfung*, qui l'engage sur deux fronts conjoints : différence entre l'image-souvenir (*Erinnerungsbild*) et la perception d'un objet du monde extérieur; différence entre cet objet, affirmé adéquat, et tout autre déclaré inadéquat.

Ce *requisit est a minima* : il ne nous permet pas d'aller jusqu'à l'affirmation d'un caractère proprement *langagier* de la pensée, c'est-à-dire à poser qu'elle est constituée de signes, au sens strict : absence de la chose-même, et le jeu de la différence, caractérisent tout autant l'indice, ou le signal.

Retenons donc ce seul découpage en éléments signifiants, et demandons-nous, à propos de Gérard, comment il joue. Est-il un cas particulier? Sans doute, dans cette opération proprement psychotique de la mère, posant qu'« un Gérard est un Gérard », traitant le mot comme la chose, et dont nous entendons la résonance dans le sujet lui-même, la reconduction du même *indice* (le lisse, soyeux, doux et dur, tiède...) faufilet tous les signes, tous les mots, et annulant subrepticement leur valeur différentielle et différenciante.

À propos de ce traitement des représentations des mots comme des représentations de choses, dans le langage psychotique et – croit-il pouvoir en déduire – dans l'inconscient lui-même, Freud emploie deux substantifs qui valent d'être relevés¹ : il écrit que ce qui commande la substitution de représentations dans un procès schizophrénique – contrairement à la formation de substitut dans la névrose de transfert –, c'est « *Die Gleichheit des sprachlichen Ausdrucks, nicht die Ähnlichkeit der bezeichneten Dinge* » : « L'identité de l'expression verbale, et non la similitude des choses désignées ».

Il est remarquable de constater, tant en allemand qu'en français, combien le langage hésite à distinguer deux choses pourtant opposées : le même au sens de *strictement le même*, comme on dirait que deux personnages d'une pièce de théâtre sont joués par le même acteur; et au sens de *très semblable*, comme on dirait en regardant un immeuble qu'il y a le même à Florence. L'*identité* oscille entre les deux acceptions; et *gleich*, en allemand, oscille tout autant, puisque si la *Gleichheit*, dans le texte freudien, désigne l'identité absolue, *die Gleichnisse* signifie la comparaison.

La *Gleichheit*, donc, est reconduction du même, absolument. Tandis que *Ähnlichkeit* est similitude, ressemblance, lesquelles ne peuvent porter que sur des

1. Dans « L'inconscient », in *Métapsychologie*, « Idées », Gallimard, pp. 117-118; *G.W.*, X, p. 199.

signes (au sens large), prélevés sur l'un et retrouvés sur l'autre objet de la comparaison. Dans la *Ähnlichkeit*, il y a doute, incertitude niée par le mouvement de la pensée : *ahnen* veut dire pressentir, se douter de; *es ahnte mich*, je m'en doutais; *ähneln*, ressembler (un peu); et *Ahn*, c'est l'aïeul. La *Ähnlichkeit*, donc, est une ressemblance du genre de l'air de famille, les signes relevés qui font dire : c'est bien un Dupont! Il y a inscription affirmée dans la lignée : négation du soupçon de bâtardise.

Gérard est, pour sa mère, dans une *Gleichheit* souterraine avec le grand-père maternel, sous les apparences de son inscription dans la lignée paternelle. Le regard maternel dans lequel il se voit et s'identifie n'est pas parcouru d'un écart entre le père, pour la mère, et lui comme *ähnlich*, comme valant-pour, c'est un regard fixe, qui ne voit qu'une chose, *gleich*. Son propre mouvement de penser – de se penser et de penser ses objets – est absorption de ce regard maternel et de ses points de fixité, de *Gleichheit*. L'immuable, dans le penser-son-enfant, d'une mère, est l'immuable du corps de la mère, dans le penser de l'enfant¹. Ces points de fixité sont ceux d'où la mère ne peut s'absenter. Ils sont les limites et les butées de notre « intérieur ». « C'est la mère *absente* qui fait notre intérieur », écrit J.-B. Pontalis². Et je rejoindrai là également A. Green qui dans sa description de la « psychose blanche » marque que l'objet, « n'étant jamais absent, ne peut être pensé³ ».

Dans ce qui va s'élaborer, comme ensemble et système de signes constituant le penser de l'enfant, on peut repérer ce qui serait le plus communément appelé fonction métonymique : chez Gérard, cette reconduction du même – lisse, doux,... – tout au long des expériences esthésiques. Mais c'est bien ici que nous aurions à réinterroger la traditionnelle partition métaphore-métonymie, et l'usage que nous en faisons. Rosolato a largement entamé le travail, dans son article de 1974 sur « L'oscillation métaphoro-métonymique », et déjà en 1959 dans « Le symbolique ». Il était certainement tout à fait illégitime et erroné d'assimiler, comme le faisait Lacan, métaphore et condensation, métonymie et déplacement. Mais tout aussi illégitime, sans doute, de faire de la métaphore et de la métonymie deux figures radicalement distinguées, et référées l'une au syntagme, l'autre au paradigme. Il n'est point de métonymie repérable qui ne procède d'un découpage, et point de découpage qui ne procède du paradigme. Il est sans doute, par conséquent, beaucoup plus opérant de penser en termes d'oscillation métaphoro-métonymique, comme champ d'élaboration et de travail des signes, dans lequel l'*oscillatoire* est la condition même d'existence et la définition essentielle, entre deux pôles où, sans cet oscillatoire,

1. *Gleich* est issu du moyen haut-allemand *gelich*, qui a donné en germanique commun *ga-lika*. *Lika* signifie « le corps »; de *Lika* dérive l'allemand *Leiche* : le cadavre. Présence et immobilité du corps-cadavre dans la *Gleichheit* maternelle...

2. J.-B. Pontalis, « Entre le rêve-objet et le texte-rêve », in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, p. 48.

3. A. Green, « L'analyste, la symbolisation et l'absence », in *N.R.P.*, n° 10, automne 1974, p. 235.

tout basculerait, soit dans la contiguïté dissoute en continuité, soit dans l'altérité absolue¹. Aussi bien Rosolato pourra-t-il employer l'expression de *flux métonymique*, marqué d'une continuité où se reconduit le corps maternel, expression qui serait paradoxale si, précisément, métonymie ne désignait d'abord ce dévers des signes où ils viendraient à se fondre et se dissoudre, si ne les maintenait sans cesse la fonction de rupture métaphorique.

C'est ce flux métonymique qui me semble pouvoir être dit : le maternel. Il est le soutien implicite et muet de toute parole; de tout choix d'objet. Toute élection de signe est tentative pour le restaurer et y échoue par son découpage même. Tout choix d'objet est tentative d'en rétablir la continuité, tentative vouée à l'échec de ce fait même du caractère « découpé », limité de l'objet. Cela suscite une haine primordiale de l'objet, du seul fait qu'il dût exister, témoignant par sa seule ek-sistence de la rupture du continu, du flux métonymique en sa forme pure. C'est là pour moi une façon de penser la pulsion de mort, et surtout l'écart entre sa formulation freudienne – principe de Nirvâna, retour au zéro de toute tension – et sa formulation kleinienne mettant d'emblée l'accent sur une destructivité primordiale. L'amour de l'objet est haine de son caractère singulier, erratique. L'extrême-amour de l'objet est aussi la tentative de son anéantissement en tant qu'objet, de sa « dé-morphisation » afin qu'il représente le Tout. Ceci est fort bien formulé par Lou Andréas-Salomé, lorsqu'elle écrit² : « L'homme devenu conscient se voit obligé (...) de procéder de manière de plus en plus indirecte *dans ses méthodes d'identifications infantiles*, c'est-à-dire de se cacher à lui-même leur impossibilité par une symbolisation de plus en plus poussée. [Lou Andréas-Salomé entend par « symbolisation plus poussée » un plus grand quantum d'investissement conféré au symbole.] Il y parvient en exagérant la valeur de l'objet remplaçant : dans *l'excédent de valeur*, l'objet devient en quelque sorte la totalité, la remplace dans l'esprit. Le quantum libidinal narcissique qui y survit corrompt avec succès le jugement de plus en plus adapté à la réalité, conclut un pacte avec celui-ci, aux termes duquel la « valeur » est le symbole de la totalité, du *hen kai pan*. » Et passons, tout naturellement, de Lou à Nietzsche (qu'est-ce qui a donné à cette fin et ce début de siècle germaniques une perception si aiguë des rapports intimes entre narcissisme et connaissance?) : « La loi originelle du sujet connaissant consiste dans la nécessité intérieure de reconnaître tout objet en soi, dans son essence propre, pour un objet identique à lui-même, ainsi existant par lui-même et au fond restant toujours semblable et immobile, bref pour une substance³. »

1. Cet espace est aussi celui de l'*inquiétude* au sens hégélien : « Telle est seulement la vraie nature du fini qu'il est infini, se supprime dans son être. Le déterminé comme tel n'a aucune autre essence que cette inquiétude de ne pas être ce qu'il est » (*Logique de Iéna*).

2. Lou Andréas-Salomé, « Le narcissisme comme double direction », *op. cit.*, p. 151. C'est moi qui souligne.

3. F. Nietzsche, *Humain, trop humain*.

La nécessité d'une continuité du maternel, comme enveloppe et soutien de tout langage, est portée dans la cure par les éléments qui sont les plus aptes à réaliser cette substance non objectale : le cadre de l'analyse, le retour périodique des séances. Nous savons bien que, avant d'être éprouvée comme rythme, et donc disparition-réapparition de l'objet, la périodicité des séances est d'abord vécue imaginativement comme un continuum, au prix d'un clivage. Ainsi de cette patiente qui a quatre séances dans la semaine, les lundi, mardi, mercredi et vendredi, et éprouve comme insupportable le « trou du jeudi » : au point, pendant toute une période de son analyse, de se livrer à toutes sortes de manipulations-passages à l'acte : demande de remplacements de séances sous divers prétextes, coups de téléphone le jeudi, voire envoi d'une lettre sans texte, etc., pour annuler ce « trou », être là d'une façon ou d'une autre. « Bien sûr, dit-elle, je sais bien qu'il y a d'autres trous : du vendredi au lundi; ou entre chaque séance; mais ça ne me fait rien : ce qui m'est insupportable, c'est le trou du jeudi. » Au prix donc d'un clivage entre une reconnaissance de la réalité temporelle, et une revendication de la continuité « sans trou » des quatre séances. Que joue dans cette nécessité d'annulation du trou une dénégation du fantasme de castration du corps maternel, c'est certain; mais la problématique phallique ainsi engagée porte d'abord sur une nécessité de *continuité* du corps maternel. En d'autres termes, je dirai que ce qui est d'abord insupportable, ce n'est pas l'absence de pénis chez la mère, mais le trou dans le corps. Ou encore : qu'une problématique de la castration ne peut s'élaborer que si la continuité du support maternel est assurée. Cadre de l'analyse, donc, retour périodique des séances, voix de l'analyste éprouvée comme flux sonore, continuité, avant que d'être véhicule de significations¹. Et qui ne peut être véhicule de significations que sur le fond de cette continuité substantielle.

Avec le « Moi-peau », concept que nous devons à Anzieu et qui s'avère sans cesse opérant et précieux dans la réflexion clinique sur les temps les plus régressifs, avec les prolongements qu'il lui a donnés sous la forme de « L'enveloppe sonore du soi », nous touchons là à des réalités psychiques qui sont tout à fait cohérentes avec ce que je tente ici de mettre en évidence, d'une continuité indivise et présémiotique du maternel. Il se pose, à ce sujet, une énigme théorique, concernant la question des zones érogènes : devons-nous y inclure ces particularisations imaginaires corporelles archaïques que sont la peau comme enveloppe, le flux sonore, le flux olfactif également tel que l'a souligné F. Dolto? Comment concilier cet archaïsme, avec le fait, souligné par Freud, d'une *extension* au corps tout entier de la qualité érogène issue des zones? Un élément de réponse, selon moi, serait le suivant : nous avons à tenir ces modes archaïques de l'imaginaire corporel, qui tous, soulignons-le, fonctionnent dans la continuité du flux, et non dans le

1. Cf. à ce sujet D. Anzieu, « Le moi-peau », *N.R.P.*, n° 9, printemps 1974, et « L'enveloppe sonore du soi », *N.R.P.*, n° 13, printemps 1976.

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 15 | <i>Mémoires</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 17 | <i>L'idée de guérison</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 18 | <i>La croyance</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 19 | <i>L'enfant</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 28 | <i>Liens</i> |

A paraître au printemps 1984

29 *La chose sexuelle*



9 782070 700493



Extrait de la publication

83-XII A 70049 ISBN 2-07-070049-6

92 FF TC